Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 21

Artikel: Une indiscrétion : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185797

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

put s'écrier : *Der Teufel ! Sacrament !...* Il parlait allemand !

» On accourut à son secours, on déblaya, comme on le put, sa bouche et sa gorge, mais on ne put rien changer aux sons caverneux et gutturaux qui s'en échappaient.

» La langue allemande était née. »

Une indiscrétion.

II.

Pendant que mon imagination était ainsi en éveil et que ma curiosité se livrait à un travail subtil d'investigation rétrospective, mes regards rencontrèrent une lettre que ma mère avait oubliée sur la cheminée du salon ; je l'examinai, elle était décachetée et l'enveloppe portait le timbre du bureau de poste de la Pelletrie.

Une violente tentation m'assaillit et je fus prise du vif désir de lire cette lettre qui devait, je n'en doutais pas, renfermer de précieux éclaircissements. Je luttai d'abord et m'éloignai pour ne pas charger ma conscience d'une honteuse indiscrétion. Mais je ne pouvais détacher mes regards de la lettre, elle exerçait sur moi une attraction irrésistible. Justement en ce moment un rayon de soleil tombait sur l'enveloppe satinée ; il me semblait qu'elle me sollicitait, j'étais comme fascinée ; je comprends le charme que les serpents exercent sur les oiseaux c'était sous l'empire d'une obsession analogue que je repris instinctivement la direction de la cheminée. La fatale missive était sous ma main, je n'y tins plus et la saisissant entre mes doigts tremblants, je l'ouvris ; elle était ainsi conçue :

« Chère dame,

« Le projet dont je vous ai parlé me tient de jour en jour plus vivement au sœur. Les délais pèsent horriblement à mon anxiété ; j'ai hâte d'arriver à une solution ; permettez-moi de compter sur vous pour hâter l'heureux moment où je pourrai considérer comme ma femme celle qui absorbe toutes mes pensées. Ce sera un nouveau titre à la reconnaissance de votre respectueux FERNAND. »

J'entendis alors du bruit dans l'anti-chambre, je remis précipitamment la lettre sur la cheminée et m'enfuis du salon comme un voleur qui craint d'être surpris.

Il y avait dans le jardin un endroit où j'aimais à aller tenir conseil avec moi-même. C'était une tonnelle de glycines, de bignoias, de chèvrefeuilles et autres plantes grimpantes alors dans la splendeur de leur floraison. C'est là que j'allai me recueillir. Les pénétrantes senteurs des orangers et des jasmins y arrivaient apportées par la brise, un brillant soleil de printemps colorait les fleurs du parterre ; au loin la rivière apparaissait comme un ruban d'argent scintillant dans un cadre d'émeraude.

Mon cœur battait avec force, j'étais émue et troublée ; une foule de sentiments contradictoires se pressaient en moi ; j'essayai de m'interroger, je n'avais jamais aimé Fernand ; cette affection absorbante dont sa lettre portait témoignage pour celle dont il désirait la main, je ne l'avais jamais connue, et cependant j'étais heureuse, mon orgueil s'applaudissait de voir capituler devant moi ce fier jeune homme dont la froideur m'avait si souvent froissée. La perplexité me reprenait, je savais bien que si dans les préliminaires, on ne me consultait pas, on ne disposerait pas de moi sans mon adhésion ; j'aurais alors à me prononcer ; dans quel sens ? Je ne le savais pas encore ; et j'en revenais toujours à cette conclusion : il faut le voir venir, il faut attendre les explications, réservons notre réponse.

Je croyais que ma mère s'ouvrirait à moi, il n'en fut rien ; seulement, comme je remarquais que le tapissier était venu pour rafraîchir le mobilier du salon, qu'on disposait tout pour lui donner une parure nouvelle, et que j'en exprimais mon étonnement :

— Je crois, en effet, me dit-elle, qu'il y aura bientôt du nouveau ici.

Je voulus insister.

— Tu le sauras bientôt, ajouta-t-elle, je ne suis pas encore autorisée à parler.

Quelques jours après, une voiture amena au château ma cousine Isabelle qui, orpheline de bonne heure, vivait à quelque distance chez de vieux parents. Vous la connaissez, vous savez ce qu'il y a en elle d'ingulgente bonté, d'ingénieuse délicatesse; elle était au moins aussi belle que moi, mais d'une beauté différente ; j'avais plus d'éclat, elle une expression plus sympathique ; modestement je me comparais à la rose, je la comparais à la violette. La simplicité de ses manières, son caractère aimable et ouvert, sa gaieté communicative lui conciliaient l'affection de tous ceux qui l'approchaient. J'en aurais été jalouse si l'orgueil ne m'avait protégée contre ce vilain sentiment. Toutefois je ne pouvais me défendre d'une impression qui s'en rapprochait, à la pensée du triomphe que j'obtenais.

— Tu sais ce dont il s'agit ; lui dis-je.

— Je m'en doute un peu, répondit-elle en souriant.

— Je te disais bien que tu ne te rendais pas compte de la réalité.

— Je ne te comprends pas.

— Eh bien ! tu comprendras plus tard.

J'étais blessée de sa réserve, de l'expression d'étonnement avec laquelle elle me regardait. Son arrivée, les bagages dont elle était accompagnée et qui annonçaient un séjour assez prolongé à la maison, d'autres circonstances encore me persuadaient qu'elle était au courant de ce qui se préparait et même qu'on lui avait réservé un rôle. Sa surprise était-elle simulée ? Si elle ne l'était pas, pourquoi ne cherchait-elle pas à m'éclairer ? J'en concluais qu'elle était sous une impression de dépit qu'elle ne pouvait dominer. Puisqu'elle se tenait sur la défensive, je l'imitai, il en résulta une certaine contrainte dans nos rapports ; je remarquais parfois les regards pleins de tristesse et de doux reproches qu'elle attachait sur moi, je feignais de n'y pas prendre garde.

La fin au prochain numéro.

Lè Tserdignolets à la fîta dè la St-Laureint.

(*Patois de Chardonne*).

Lâi a dza on bi port d'ans, cinq gaillards dè pè contrè Tserdena sè mettiront ein tîta d'allô férè on toi dè l'autro coté dau lè po vairè la fîta dè la St-Laureint, iô l'est qu'on lâi bô quemeint dâi pertes, iô on lâi medzè à rebouille-moi dau quegnu à la drâtse et surtot iô on lâi pau bliossi dâi ballès gaupès qu'ont le diablio aprî lè valets ; et l'est cein que faillô à dou dè clliau cocardiers.

Onna demeindze matin, don, *Tot-rion, Trambin, Pailo au Fifre*, ion dâi *Rats* et *Six-pouces*, bin ajustô dein lieu ballès vestes dè futanna, traçont avau Vevô, vont au fond dè la pliace dau martsi, démandont 'na liquietta à monsu Boulenaz po traversô la golhie et sè mettont ein route, que s'ein terivont pô pi tant mau. L'arrevont à St-Gingo et hardi la ribotte ! s'ein fottont pè lè pottès quemin dâi z'Autrichieins ; *Tot-rion, Trambin* et *Pailo*, quemençont à tsantô :

« Ma chère amie Jeannoton
Qui me fait branler le menton... etc.

tandi que le *Rat* et *Six-pouces* vont coennô avoué lè megnattès, que risquont dè sè férè écllaffô le moi pè lè Savoyâ. Mô n'est pas lo tot dè sè soulô et dè couennô ; tota fîta dâi avô 'na fin et faillô mouzi à sè reinmourdzi su le lé. L'uront 'na terriblie sacossa po retraversi, et se le Rat n'avâi pô étô on solido luron, l'étiont ti fotus, kâ ein approtsein dè Vevô, ateque ci bougro dè dzoran que quemincè à soclliô et le lé sè met à barbottô qu'on